

NELSON MONFORT

*Le Roman de
Charles Trenet*



éditions du

ROCHER

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LE ROMAN
DE CHARLES TRENET

NELSON MONFORT

LE ROMAN
DE CHARLES TRENET

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Perpignan.

Un jour, un garçon de quatorze ans « tout gai, tout blond, aux mollets nus, aux joues de pommes », l'aborda et lui débita tout à trac : « Monsieur, vous ne me connaissez pas. Je suis le fils de votre ami Lucien Trenet, notaire. Je suis poète et artiste-peintre. Je suis en troisième latin-langues. Et je veux jouer dans votre revue ! » En effet, Trenet peignait avec passion et un certain talent, cette passion l'habitera toute sa vie. Il peindra, exposera et vendra ses tableaux dès son adolescence à Perpignan. Quant à « la revue de Bausil », elle avait un succès considérable et attirait tout Perpignan lors de sa représentation annuelle. La troupe préparait fébrilement l'événement au cours de l'année et le grand spectacle au théâtre de la ville était l'apothéose de cet énorme travail.

Cette première rencontre – prélude d'innombrables autres – métamorphosa complètement la vie de l'adolescent qui cherchait la lumière. Le poète et l'enfant devinrent inséparables. Albert Bausil fit du petit garçon rêveur qui pratiquait ardemment l'école buissonnière, un lecteur insatiable. Grâce à lui, Charles découvrit les grands écrivains français : Jules Verne, Hugo, Zola, Paul Morand... Et les poètes : Verlaine, Baudelaire, Max Jacob... Et se constitua une culture littéraire foisonnante et copieuse, mais surtout, il va apprendre à se fier à son propre jugement, à ne faire aucune concession à sa liberté. Il puisait sans compter dans l'immense bibliothèque de Bausil. Il lisait Mauriac, Maurois, mais surtout Morand, « parce que Morand, c'était moderne ». Et Bausil encouragea Charles à peindre. Il lui organisa à Perpignan ses premières expositions qui rencontrèrent un certain succès.

Charles, qui à cette époque n'avait pas quinze ans, composa comme en se jouant, sa première chanson, qui, telle quelle, restera un classique : au cours d'une soirée chez des amis, il s'installa au piano et se mit à pianoter en interpellant de temps en temps son public : « Qu'en pensez-vous ? » La chanson sortit peu à peu de sa gangue, gracieuse, par bribes et prit son envol. C'était *Fleur bleue* qui connaîtra bien plus tard un succès planétaire.

« Fais ta vie, écrit Bausil, n'attends rien des autres. Crée-toi. Ton père et ta mère t'ont créé de chair. Crée-toi d'âme. Forge-toi. Débarrasse-toi des habitudes, des préjugés, des conseils intéressés, des idées toutes faites. Regarde. Écoute. Médite. Compare. Et pars ! »

Et Albert Bausil, le poète régional, qui toute sa vie resta attaché à son terroir, poussa ainsi hors du nid, après l'avoir gavé de poésie et de culture, après l'avoir campé fièrement sur ses ergots, un poète d'envergure internationale qui allait prendre son envol à partir de Paris.

Paris et Trenet... une longue et belle histoire d'amour allait commencer qui ne s'éteindrait qu'avec la mort du poète.

CHAPITRE II

Y A D'LA JOIE !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

music-hall. Pendant un an ils travaillèrent d'arrache-pied pour préparer leur numéro. Souvent, mais pas toujours, les paroles étaient de Trenet et la musique de Johnny Hess. Dès qu'ils se sentirent prêts, ils se mirent à la recherche d'un engagement. Leur duo, qui devait connaître une certaine notoriété, était au point, ils allaient enfin le mettre à l'épreuve du public.

Ils frappèrent d'abord à la porte d'Henri Varna, le patron du Palace et du Casino de Paris. De prime abord, celui-ci ne fut pas très convaincu par ce duo dont la musique ne ressemblait à rien de connu dans la chanson française de l'époque. Ce swing tonique tranchait étrangement sur la médiocrité ambiante : rien à voir avec les roucoulades à la Tino Rossi, ni avec la gouaille faubourienne de Maurice Chevalier. C'est Joséphine Baker qui, du fond de la salle où elle assistait à l'audition, les fit engager : « Prends-les, ils sont si mignons ! » s'écria-t-elle. Joséphine Baker était la coqueluche de Paris, elle dansait nue ou plutôt tout simplement vêtue d'une ceinture de bananes. Elle bouleversait les foules parisiennes, Varna ne pouvait rien lui refuser. Et voilà nos duettistes de vingt ans admis à se produire dans la revue *Paris Madrid* sur la scène du Palace.

Leurs débuts furent difficiles. Les pauvres chanteurs néophytes, qui n'avaient droit qu'à quatre chansons, passaient en tout début de programme, devant un parterre vide. Les spectateurs commençaient à arriver à la fin de leur numéro. Ils avaient beau s'époumoner, leurs voix se perdaient dans la rumeur et le bruit des chaises des nouveaux arrivants. Bref, leur passage était nul et non avvenu. Les amis venus les applaudir n'arrivaient même pas à les entendre. Découragés, trois jours plus tard, ils décidèrent de se retirer.

En face du Palace, dans la rue Notre-Dame-de-Lorette, se trouvait Le Fiacre, un cabaret tenu par le chansonnier René Goupil qui était aussi la vedette de l'établissement sous le nom d'O'Dett. À la fois clown, chanteur et camelot, O'Dett, dont la spécialité était le transformisme, triomphait avec des couplets aux sous-entendus salaces ou satiriques. On a peine à y croire en écoutant les enregistrements d'O'Dett – sa voix grasseyante et fausse, ses chansons indigentes – mais, Tout-Paris venait l'entendre chanter son fameux *Bouffémont tsoin-tsoin* :

Entre Paris et Pontoise

Il existe aux environs

Un patelin en Seine et Oise

Qui s'appelle Bouffémont.

Mon ami vient d'y acheter

Une villa, et chaque été,

Il passe ses journées entières à Bouffémont – tsoin-tsoin

Il délaisse même ses affaires pour Bouffémont – tsoin-tsoin [...]

Son seul plaisir dans la vie, c'est Bouffémont – tsoin-tsoin.

Les artistes qui se produisaient au Fiacre étaient des célébrités de l'époque : la grande Fréhel, Irène de Trébert, Georges Lambros (futur Georges Guétary), Léo Marjane. « Charles et Johnny » se joignirent à cette troupe.

Le répertoire des nouveaux duettistes était différent de celui des chanteurs à succès de l'époque. Les seules chansons qui trouvaient grâce à leurs yeux étaient celles de Mireille, une toute jeune chanteuse qui composait ses chansons et les interprétait de

son filet de voix acidulé avec son partenaire Jean Nohain : *Couchés dans le foin, Le Jardinier qui boite, Puisque vous partez en voyage*, des mélodies douces et légères, des textes tendres et mutins, une fraîcheur, une saveur vraiment nouvelles, tout pour plaire à Trenet qui n'aimait rien tant que l'harmonie, la fantaisie et la simplicité. Outre leurs propres compositions, Charles et Johnny interprétèrent *Sur le Yang-Tsé-Kiang*, un texte très drôle de Bausil mis en musique par Johnny Hess. Ils firent tant et si bien leurs gammes au Fiacre que la célébrité arriva. Ils la devaient à leur talent, bien sûr, à ces chansons qui creusaient leur propre sillon dans l'air du temps et qui, en définitive, convenaient parfaitement à la légèreté de l'époque. Mais, ils devaient beaucoup aussi à la générosité de leur ami O'Dett qui était bien plus que ne pouvait le laisser croire son personnage d'histrion grotesque et vulgaire.

En effet, O'Dett n'était pas simplement un bouffon, il fit preuve d'un certain courage en se livrant en 1940 à une imitation extraordinaire de Hitler en folle. Inutile de dire que ce numéro ne fit pas rire les occupants. O'Dett dut quitter Paris et se réfugia en zone libre jusqu'à la fin de la guerre. Charles et Johnny passaient après le tour de chant d'O'Dett, ils purent ainsi se faire entendre par les célébrités qui se pressaient au Fiacre : Harry Baur, Francis Carco, Jean Wiener, Maurice Chevalier, Joséphine Baker... Ils se firent peu à peu un nom et signèrent chez Pathé-Marconi un contrat d'exclusivité pour trois ans. C'est au Fiacre que Charles et Johnny rencontrèrent leur premier producteur qui était aussi celui de Fréhel.

En 1935, Charles et Johnny quittèrent le Fiacre. Ils y étaient entrés pour deux semaines, ils y restèrent un an. Ils étaient désormais connus du public, de la presse et des professionnels

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*La pendule fait tic-tac tic-tac
Les oiseaux du lac font pic pic pic pic
Glou glou glou font tous les dindons
Et la jolie cloche ding din don*

Mais...

Boum

Quand notre cœur fait Boum

Tout avec lui dit Boum

Et c'est l'amour qui s'éveille.

Boum

Il chante « love in bloom »

Au rythme de ce Boum

Qui redit Boum à l'oreille

Tout a changé depuis hier

Et la rue a des yeux qui regardent aux fenêtres

Y a du lilas et y a des mains tendues

Sur la mer le soleil va paraître

Boum

L'astre du jour fait Boum

Tout avec lui dit Boum

Quand notre cœur fait Boum Boum

Le vent dans les bois fait hou hou hou

La biche aux abois fait mê mê mê

La vaisselle cassée fait cric crin crac

Et les pieds mouillés font flic flic flac

Mais...

Boum

Quand notre cœur fait Boum

Tout avec lui dit Boum

L'oiseau dit Boum, c'est l'orage

Boum

L'éclair qui luit fait boum

Et le bon Dieu dit Boum

Dans son fauteuil de nuages.

Car mon amour est plus vif que l'éclair

*Plus léger qu'un oiseau, qu'une abeille
Et s'il fait Boum, s'il se met en colère
Il entraîne avec lui des merveilles.*

Boum

Le monde entier fait Boum

Tout l'univers fait Boum

Parc'que mon cœur fait Boum Boum

Boum

Je n'entends que Boum Boum

Ça fait toujours Boum Boum

Boum Boum Boum...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

était tout à fait personnel et très maîtrisé. Il ne laissait rien au hasard, et en même temps, il semblait tout faire le plus naturellement du monde. Jamais on ne sentait chez lui l'effort ou le travail. Pourtant, malgré les grandes facilités qu'il avait dans son métier, c'était avant tout un professionnel. En studio, souvent il ne faisait qu'une prise, car il arrivait sachant parfaitement sa chanson et son interprétation était mise au point dans les plus infimes détails.

Trenet était un mélodiste de génie. Il avait toujours refusé d'apprendre le solfège, cela l'ennuyait. Il dictait ses compositions qui lui venaient entières, paroles et musique simultanément, et d'oreille. Il rodait ses chansons avec son public. Si après quelques essais, une de ses créations ne « prenait » pas, il l'éliminait et ne l'enregistrait pas. C'est le public qui faisait son propre choix. Et, il ne se trompait jamais, disait Charles.

Comme toujours, il avait composé une merveilleuse chanson qui exprimait parfaitement le moment que vivaient les Français, le côté feutré, un peu léthargique de la « drôle de guerre », qui aura été, le temps de l'attente interminable, le temps de l'espoir et de l'angoisse, le temps de l'insouciance, de l'illusion, du refus de voir qu'une terrible pluie de feu et de fer allait s'abattre sur la France et sur l'Europe tout entière. On se réfugiait dans la tiédeur de la chambre à coucher et on écoutait tomber doucement la pluie en rêvant. Trenet avait su donner à cette attente la légèreté des nuages, avec un rythme dansant de claquettes dans une chanson, bondissante et drôle :

Il pleut dans ma chambre.

*J'écoute la pluie,
Douce pluie de septembre,
Qui tombe dans mon lit.
Le jardin frissonne. Toutes les fleurs ont pleuré
Pour la venue de l'automne
Et pour la fin de l'été
Mais la pluie fredonne
Sur un rythme joyeux.
Tip et tap et tip top et tip
Et tip tip et tip
Et tip top et tap.
Voilà ce qu'on entend la nuit.
Pendant que tombe la pluie.*

*Demain le jour fleurira sur vos lèvres
Mon amour et la pluie qui calme notre fièvre
Sera loin, très loin dans la mer,
Voguant sous le ciel clair.
Demain, les bois auront fait leur toilette
Et les toits peints de frais auront un air de fête.
Les oiseaux, contents de ce shampooing,
Ne se plaindront point.
Il pleut dans ma chambre.
Il pleut dans mon cœur.
Douce pluie de septembre,
Chante un air moqueur
Dans toute la campagne.*

Poussent de beaux champignons

Et, dans la montagne,

Le vent joue du violon...

Tous les chats de gouttière

Dansent, chantent en rond

Tip et tap et tip tap et tip

Et fut fut miaou et tic

Et pic pac et toc.

Voilà ce qu'on entend la nuit.

C'est la chanson de la pluie.

Trenet avait chanté ce refrain charmant et farfelu tout au long de son périple à travers la France, pendant les huit mois que durera le « temps déraisonnable » de la drôle de guerre. Et son public reprenait en chœur :

Tip et tap et tip top et tip

Et tip tip et tip

Et tip top top et tap

Voilà ce qu'on entend la nuit

Pendant que tombe la pluie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Si tu vois mon bistrot
Et ma station d'métro
Si tu vois rue Lepic
Ma concierge Sylvie
Dis-leur qu'un jour viendra
P't-être demain, on n'sait pas
Où je r'viendrai chez moi
Où j'pourrai r'voir tout ça
Pour la vie.
... Si tu vas à Paris
Tu verras les Tuileries
L'Opéra, les boulevards,
Notre-Dame et la Seine, si belle.
Tu verras dans le ciel
Notre bonne vieille tour Eiffel
Tu verras ma grande ville sans égale.
À bientôt place Clichy
À bientôt les amis*

Mon pays, mon quartier, toi Montmartre... place Pigalle.

Le peuple de Paris et les résistants s'emparèrent de la chanson et en firent un brûlot. « Si tu vas à Paris » devint un signe de ralliement clandestin pour ceux qui aimaient leur ville à en mourir.

CHAPITRE V

QUE RESTE-T-IL DE NOS AMOURS ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*La mer qu'on voit danser le long des golfes clairs
A des reflets d'argent, la mer
Des reflets changeants sous la pluie*

*La mer au ciel d'été confond ses blancs moutons
Avec les anges si purs, la mer
Bergère d'azur infinie*

*Voyez près des étangs ces grands roseaux mouillés
Voyez ces oiseaux blancs et ces maisons rouillées*

*La mer les a bercés le long des golfes clairs
Et d'une chanson d'amour, la mer
A bercé mon cœur pour la vie*

*La mer qu'on voit danser le long des golfes clairs
A des reflets d'argent, la mer
Des reflets changeants sous la pluie*

*La mer au ciel d'été confond ses blancs moutons
Avec les anges si purs, la mer
Bergère d'azur infinie*

*Voyez près des étangs ces grands roseaux mouillés
Voyez ces oiseaux blancs et ces maisons rouillées*

*La mer les a bercés le long des golfes clairs
Et d'une chanson d'amour, la mer
A bercé mon cœur pour la vie*

1943 a été une année horrible en France et dans toute l'Europe occupée. L'Allemagne nazie et ses alliés, harcelés, cernés de toutes parts, acculés sur tous les fronts, n'avaient plus aucune vergogne. Ils le savaient, ils étaient en train de perdre cette guerre qu'ils avaient allumée aux quatre coins du monde. Aussi, leur rage ne connaissait pas de bornes : ils terrorisaient les populations des pays qu'ils occupaient et les réduisaient à un quasi-esclavage pour obtenir d'elles les ressources indispensables à leur dernier effort de guerre. Impossible de justifier leurs exactions. D'ailleurs, ils ne se préoccupaient même plus de se construire une image positive ! Leur simple présence dans chaque ville ou village signifiait massacres, viols et pillages.

Mais on chantait encore en France au cours de ces années de haine. On chantait même beaucoup. Des complaintes, des chansons qui racontaient l'attente des femmes et le désespoir des hommes en captivité. C'est alors que Trenet écrivit « Quand tu reverras ton village » que Tino Rossi chanta :

*Quand tu reverras ton village
Quand tu reverras ton clocher,
Ta maison, tes parents, les amis de ton âge
Tu diras « Rien, chez moi, n'a changé ! »
Quand tu reverras ta rivière,
Les prés et les bois d'alentour
Et le banc vermoulu près du vieux mur de pierre
Où jadis tu connus tes amours
Ta belle t'est fidèle et bien sage*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Un petit séjour d'un mois
Revoir Paris
Et me retrouver chez moi
Seul sous la pluie
Parmi la foule des grands boulevards
Quelle joie inouïe
D'aller ainsi au hasard
Prendre un taxi
Qui va le long de la Seine
Et me revoici
Au fond du bois de Vincennes
Roulant joyeux
Vers ma maison de banlieue
Où ma mère m'attend
Les larmes aux yeux
Le cœur content*

*Mon Dieu, que tout le monde est gentil
Mon Dieu, quel sourire à la vie
Mon Dieu, merci
Mon Dieu, merci d'être ici
Ce n'est pas un rêve
C'est l'île d'Amour que je vois
Le jour se lève
Et sèche les pleurs des bois
Dans la petite gare
Un sémaphore appelle ces gens*

*Tous ces braves gens
De La Varenne et de Nogent
Bonjour la vie
Bonjour mon vieux soleil
Bonjour ma mie
Bonjour l'automne vermeil
Je suis un enfant
Rien qu'un enfant, tu sais
Je suis un petit Français
Rien qu'un enfant
Tout simplement*

Partir ! Partir vite, loin, sur un air de jazz. Fin des années s
bres, début de la décennie cinquante, Charles se sent
pousser des semelles de vent et des ailes dans le dos
comme sur ses portraits dessinés de Cocteau. Il a toujours rêvé
de s'envoler ailleurs. Juste avant la guerre, il a signé des contrats
pour des tournées à l'étranger qu'il n'a pu honorer. Le moment
est venu de sauter dans un avion... pour la première fois ! Le
monde entier l'attend à commencer par l'Amérique du Nord
pour une première tournée aux États-Unis puis le Canada où il
est déjà connu et aimé.

Il débarque à New York en avril 1946 après une traversée
mouvementée : un des moteurs du quadriréacteur DC4 d'Air
France prend feu. Charles raconte qu'en apercevant les flammes
par le hublot, au-dessus de l'Atlantique, il s'est un peu alarmé et
s'est immédiatement rassuré lorsqu'on lui a expliqué qu'il en
restait trois ! Mais sa placidité en racontant l'histoire est feinte,
il avoue qu'il a eu une frayeur mémorable pendant tout le reste
du vol qui à l'époque durait plus de dix heures...

Pour les Américains, la musique en France, c'est la polka et
l'accordéon... Lorsqu'il s'en aperçoit, il est un peu déstabilisé :
jouer « La Mer » en polka ? Pas question. Mais les musiciens
d'abord, le public ensuite, sont immédiatement enthousiastes :
un accent fran-çais avec le rythme et les sonorités du jazz, c'est
la séduction même. Le Plaza, le Persian Room, l'Ange Bleu,
l'Embassy, le Vaudeville, autant de lieux de la nuit new-yorkaise
où il se produit avec le même succès. Il est adopté comme seuls
les Américains savent le faire lorsqu'ils aiment : on se l'arrache.
Il est invité partout, ovationné les soirs de première comme les
stars, il dine avec Clarke Gable, fait un bœuf avec Sinatra, est
invité par Duke Ellington. Charlie Chaplin et Mary Pickford

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Alors parfois ses proches s'étonnent : Pourquoi cette frénésie de tournées, de galas, de concerts ? D'une salle prestigieuse, il se retrouve dans une bourgade, il chante à Broadway et dans des patelins perdus, pourquoi ? Il n'a pas besoin d'argent, les droits d'auteurs tombent chaque jour plus sonores dans son escarcelle ! En vérité, ça l'amuse. Il le reconnaît, il n'a pas envie de vivre comme un retraité. Il est trop jeune pour ça. Il est un enfant curieux et émerveillé. Chaque soirée, chaque gala, chaque voyage lui donnent des idées, éveillent son inspiration.

Pendant ce temps-là, un jeune Américain à la chevelure noire gominée en banane, au regard de velours sort son premier 45 tours : *That's all right mama*. Elvis Presley apparaît et bouleverse le monde entier : on s'arrache cette petite galette, les filles pleurent, hystériques, en l'écoutant et son premier grand concert à Jacksonville dégénère en pugilat. Cette fois, une nouvelle génération de chanteurs va déferler et le poète sent vibrer le sol comme lorsqu'arrive le train à vapeur en gare de La Ciotat. À vrai dire, il ne voit pas tant la différence, il ne cesse de se déplacer de tournées à l'étranger en galas : trois années de suite à l'Olympia puis à l'Alhambra et au Théâtre de l'Étoile. Le début des *sixties* le voit partir de nouveau en Amérique mais aussi en Russie et en Scandinavie. On raconte, parmi des versions toutes différentes, que c'est à Copenhague dans un parc qu'il a eu l'idée puis a composé, comme d'habitude, au fil de la plume, sans une rature, son « Jardin extraordinaire ».

Mais Charles n'est jamais là où on l'attend. Après tant d'échappées de par le monde, le voici qui revient, pour « Revoir Paris », plus exactement :

*Au fond du bois de Vincennes
Roulant joyeux
Vers ma maison de banlieue
Où ma mère m'attend
Les larmes aux yeux
Le cœur content.*

En face de l'île d'Amour, sur le bord de la Marne, sa mère, c'est vrai, l'attend. Ils se sont beaucoup écrit, beaucoup parlé par téléphone (« Et quelle heure est-il là-bas ? Tu es sûre que tu ne vas pas prendre froid ? »). Ils ont l'un et l'autre besoin d'être côte à côte, même si on sait que leurs relations tiennent souvent à des chipotages enfantins avec parfois des fâcheries qui envoient chacun bouder dans sa maison : elle à la Villa Médicis, lui dans sa « Maison du poète »... pour mieux se retrouver.

CHAPITRE VIII

MOI J'AIME LE MUSIC-HALL

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Kangourou, kangourou,
Mon gentil kangourou
Aux yeux verts, au poil roux,
On t'aimait ici beaucoup.
On t'avait rapporté
Du pays des grands étés,
D'Australie,
Dans un lit,
Un petit lit de paille bien joli.
Kangourou, kangourou,
Les premiers jours furent si doux.
Tu sautais comme un fou,
Gambadant un peu partout.
Sous les arbres, dans leurs fleurs,
Tu faisais le joli cœur.
Les voisins sans courroux
Disaient : « Qu'il est gentil, ce kangourou ! »*

*Tu grandis, tu grandis.
Le jardin devint trop p'tit.
À la fin, rassasié
De jouer à saute-rosier,
Saute-lilas, saute-gazon,
Un beau jour, tu fis un bond
Et franchit, c'est malin,
Le mur de la maison de Saint-Paulin.*

Un gendarme qui passait
S'écria : « Mais qu'est-ce que c'est
Que ce gros lapin d'choux
Qui saute le mur de chez vous ? »
Je lui dis : « Ce lapin,
M'sieur l'gendarme, c'est un copain. »
Sans m'entendre, il t'emmène
Pour t'enfermer au zoo de Vincennes.

Nous venions le jeudi
T'apporter des fruits confits.
Tristement, tu regardais
Les badauds qui te badaient
Et ton exil semblait dire :
« Est-ce bien vrai ou est-ce pour rire
Ou pour faire une chanson
Que tu m'as fait jeter dans cette prison ? »

Vint l'automne, les jours froids
Et je compris ce jour, ma foi,
En venant un jeudi
Que tu allais mourir d'ennui.
J'eus alors du chagrin
De t'avoir ramené de si loin
Sans savoir que ton bonheur,
C'était de vivre au pays de ton cœur.

*Kangourou, kangourou,
Tu partis, gentil comme tout,
Pour des lieux merveilleux
Où l'on voit passer l'Bon Dieu,
Mais parfois, quand le soleil
Brise de ses rayons vermeils
La pluie fine du mois d'août,
Je crois te voir là-haut, mon kangourou.*

*Librement, librement,
Tu gambades au firmament.
Sur de beaux nuages perché,
Tu t'amuses à saute-clocher,
Saute le toit d'la maison,
Saute les vers de ma chanson,
Loin des cages, des verrous
Et sans rancune pour moi, mon kangourou.*

« Et puis chez Trenet, poursuit Eddy, il y aussi cette envie de bouffer la vie. D'ailleurs c'est un vrai bon vivant, c'est quelqu'un qui se tient à table et qui sait s'asseoir à un comptoir. Mais ce qui est fantastique chez lui, ce n'est pas seulement les grandes chansons reprises par de très grands chanteurs, il y aussi ses chansons qui swingent un petit peu et qui racontent des histoires extraordinaires... »

Trenet, lorsqu'on lui rapporte les propos d'Eddy, remarque : « Il y a trente ans, on m'appelait le "Fou chantant" parce qu'on a été surpris par le rythme de mes chansons, par leur dynamisme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cousines, parlent la même langue, usent des mots identiques : nuances, tonalité, ambiance, climat, rythme, fougue, couleurs ». Question d'école ? Malgré l'autorité paternelle, il s'est défilé. Il l'avoue dans une chanson :

*À l'école des Beaux-arts
Je vivais comme un lézard
Je n'foutais rien soir et matin
J'passais le temps à faire l'idiot d'avant les copains*

Le grand enfant n'écoute personne que son piano et son inspiration. Et il s'amuse follement depuis ses débuts. Même les enregistrements qui, pourtant, ne sont pas particulièrement divertissants, qui manquent de l'excitation de la scène et du public, même le studio en solo devant son micro le mettent en joie. Il suffit pour s'en rendre compte de le regarder travailler. Il est comme un poisson dans l'eau : heureux, détendu, léger ! Il jette les notes avec un regard amusé, les yeux brillants, la musique le balance. D'un geste, il laisse tomber les feuilles du texte au fur et à mesure de l'enregistrement. Cette aisance, apparente absence d'application ou de concentration, est fascinante à voir, d'autant plus qu'il ne fait qu'une ou deux prises, reprenant à un moment son pianiste pour lui indiquer un mouvement avec des explications non pas techniques mais en quelques mots simples pour le faire mieux entrer dans la chanson. Il aime écrire, il aime la musique, il aime chanter depuis toujours. Son métier est son amusement premier.

Soudain on l'envie ! Il traverse la vie regard rieur, chapeau rond, œillet rouge à la boutonnière, ne se fiant qu'à sa logique enfantine. Certes il s'est donné les moyens de ses ambitions : sa

richesse lui permet de tout inventer. Blagues, jeux de mots, fêtes entre amis interminables et drolatiques, châteaux et maisons cocasses, automobiles comme autant de jouets. Dans son univers, il est interdit d'interdire, les canards parlent anglais, le soleil croise la lune... Un jardin extraordinaire, subtil et charmant gardé par lui, « ange du bizarre », le jardin d'un enfant bien décidé à le rester.

CHAPITRE X

LA JAVA DU DIABLE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bourges. Il sort de scène épuisé et ragailardi : « Bourges, lance-t-il, c'est Bogomoletz ! » Ça ne le fait pas revenir au music-hall, du moins en France car sa tournée d'adieu l'emmène pour un quasi-tour du monde, des États-Unis au Japon en passant par l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne. Il prend son temps : ses adieux durent trois ans, mais ensuite ? Ensuite, il fera ce qu'il voudra, ce qui signifie qu'il se laissera aller à chanter quand l'envie lui viendra, à Bobino, Pleyel ou ailleurs. Heureusement.

CHAPITRE XI

ROUTE NATIONALE 7

De toutes les routes de France, d'Europe

Celle que j' préfère est celle qui conduit

En auto ou en auto-stop

Vers les rivages du Midi

Nationale 7

Il faut la prendre qu'on aille à Rome, à Sète

Que l'on soit deux, trois, quatre, cinq, six ou sept

C'est une route qui fait recette

Route des vacances

Qui traverse la Bourgogne et la Provence

Qui fait d'Paris un p'tit faubourg d'Valence

Et la banlieue d'Saint-Paul-de-Vence

Le ciel d'été

Remplit nos cœurs de sa lucidité

Chasse les aigreurs et les acidités

Qui font l'malheur des grandes cités

Tout excités

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE XII

NARBONNE, MON AMIE

*Narbonne, mon amie,
Douceur des premiers jours,
Ce soir fait l'endormie
À l'ombre de ses tours.
Et sous la lune pâle,
Je marche allègrement
Dans la nuit provinciale
De ce décor charmant.
Personne ne me remarque,
Je passe en deux villes
Et soudain je débarque
Sur les barques tranquilles.
La rue du Pont m'accueille
Et, gentiment, me dit :
« Tu vois, les jours s'effeuillent,
Adieu, mon vieux petit ! »
Bonsoir, la rue Droite,*

Où si l'on tourne à droite

On retrouve toujours

L'école Beau-Séjour.

Bonsoir quai d'Alsace,

Où tout est à sa place

Comme à la belle saison

Où vivait ma maison.

Narbonne, mon amie,

Demain, il fera jour,

Demain chantera la vie

Et fleurira l'amour.

Et moi, pour des voyages

Encore, je partirai

Avec, dans mes bagages,

Mon cœur et ses regrets.

Au revoir, pays des songes

Du temps de mon enfance,

Où le fiacre de Monge

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En écoutant le cœur battant

L'air de ses vingt ans.

Dans le chagrin, il a besoin de solitude et de silence. Lui (plutôt en bande, entouré d'amis, de secrétaires, chauffeurs, imprésarios, toute une petite foule qui veut le protéger de tout, il ne répond plus au téléphone, n'ouvre plus sa porte. Il reste avec ses chats. Quand on réussit à le joindre, il maugrée qu'il a besoin de paix et de tranquillité, qu'il va très bien, ce que personne ne croit. Il refuse qu'on le voie en peine. La tristesse est intime, elle fait partie de lui, il ne peut l'exhiber. Il va d'une maison à l'autre, mais toutes lui sont insupportables : chacune est emplie de souvenirs qui ravivent son chagrin.

Un de ses amis, Jacques Pessis, qui l'a bien connu, raconte dans son livre *Trenet, philosophe du bonheur*, son étrange attitude lors des obsèques de Rachel Breton, l'épouse de son éditeur Raoul Breton. Une amitié filiale les liait : il avait débuté grâce à Raoul et le couple avait hébergé Charles longtemps et l'avait toujours soutenu. Au cimetière, tous les artistes, tous les amis, étaient réunis. Charles était absent et on s'étonnait un peu. « En fait, il était dans sa voiture, garée à quelque distance. Il était présent mais discret. » Il a attendu que tout le monde ait quitté le cimetière pour venir discrètement à son tour se recueillir sur la tombe. Seul, sans aucun témoin, loin des photographes. Une demi-heure plus tard, il rejoignait ses amis, au nombre desquels Pessis, qui l'avaient attendu. Il a invité ses intimes à déjeuner dans un restaurant tout proche sans ajouter un mot de plus. Et jusque dans la soirée, il a fait rire toute la tablée avec les souvenirs de cinquante ans d'amitié avec les Breton, et Rachel en particulier. Il ne parvenait pas à se rappeler pourquoi et comment il avait baptisé cette petite femme pleine d'énergie, de gaieté « La Marquise ». Il fallait simplement à Charles un moment de silence et de solitude avant de retrouver le monde. Il en va de même pour le deuil de sa mère. Mais le

chagrin immense qu'il éprouve exige plus de temps.

Il lit, il réfléchit. Il relit des lettres, trie des papiers, accomplit tout ce travail paperassier qui va avec la perte d'une personne chère. Et ce faisant, passe des larmes aux rires, revient aux larmes, jette tout par terre, range à nouveau. Il revoit son enfance, Narbonne, la grande maison qu'un nouveau et tendre fantôme va désormais hanter, il se rappelle les vacances à La Nouvelle, et son adolescence, les jours passés à Berlin, Prague, Vienne, leurs voyages et leur complicité à Paris. Il apprend tout doucement à vivre sans elle et peu à peu, note au passage les idées et les mots de nouvelles chansons. Il lui faut deux ans pour revenir à sa vie.

Il sort un nouveau disque. C'est sa manière de donner de ses nouvelles, de parler de lui et de Marie-Louise encore une fois. Dans ce petit album, une chanson bouleverse, comme une conversation méditative et douce évoquant un retour dans leur ville de naissance. C'est une manière d'hommage et d'adieu. Lui qui a si souvent parlé de la mort et des fantômes de surprenante façon mais toujours légèrement, il est précis dans ce rendez-vous ultime qu'il donne à sa mère :

Que veux-tu que je te dise

De Narbonne et de ses églises

Maman ?

Oui, la place des Quatre-Fontaines

Est partie, ton tontaine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

D'où vient le talent ? D'où, comment lui est venue, par exemple cette « Folle Complainte » digne de Verlaine ? D'où tire-t-il cette envie d'écrire, de composer, cette capacité de sentir l'air du temps et l'atmosphère des jours ? Une bonne fée s'est sans doute penchée sur le berceau du petit Trenet, elle a sûrement versé une double dose de dons pour la poésie et la musique, avec une pincée supplémentaire pour la peinture... Elle partait ? Non, elle est revenue et a ajouté un flacon d'humour et de gaieté. « Un enfant comme ça, il n'y en a qu'un par siècle, mais ça suffit ! » a-telle déclaré. Ensuite, tout était plus aisé. Il a suffi que les yeux bleus de Mamounotte chérie, le regard extasié de Tantoune, se posent sur lui. Plus tard les feux de la rampe, l'écoute insatiable et les applaudissements du public les remplaceraient mais ce serait toujours la même histoire d'amour et d'attraction, de succès et de fascination. Tout le reste n'est que rencontres, amusement, envie, audace et certitude tranquille au fond de soi qu'on est sinon le meilleur, au moins que l'on possède un vrai talent.

Très tôt, on le sait, il fut adoubé par tous les poètes : Max Jacob, le premier puis Paul Fort, Pierre Mac Orlan, Philippe Soupault, et Jules Supervielle. Et puis il y a Jean Cocteau. L'auteur d'*Orphée* ne le reconnaît pas seulement comme un poète, mais il voit en lui un frère en littérature, un ami bien-aimé. Ils ont en commun l'humour et un talent multiforme : peinture, musique, théâtre. Il préface ainsi son second roman *La Bonne Planète* : « ... Charles Trenet a créé tout un univers d'objets légers, d'objets dans un courant d'air, d'objets sur lesquels on souffle, d'objets qui deviennent des mains... des amoureux qui s'envolent par les fenêtres, des pendus gais qui deviennent des fantômes gais... Charles Trenet est un troubadour ». Les deux artistes s'admirent, s'aiment, se

stimulent. Ils se téléphonent chaque jour, se racontent leurs soirées. Cocteau aime autant les bons mots que Charles. Jean se trouvait à la générale du *Soulier de satin*. « Alors ? demande Charles. « Heureusement qu'il n'y avait pas la paire », répond Jean du tac au tac. Ils se critiquent aimablement, Charles n'imagine pas des vacances dans le Midi sans Jean et leurs amis, au premier rang desquels Jean Marais qui peint tous les jours dans le jardin du Domaine des Esprits. Leur lien ne se déchirera qu'à la mort du poète.

On a beaucoup épilogué sur l'art de Trenet. Comment composait-il ? Il ne cessait de se promener. Il adorait discuter avec les gens au hasard, ou bien il allait à Montparnasse, à Saint-Germain ou au marché tout simplement. Il marchait beaucoup, se déplaçait souvent en vélo. Il aimait rencontrer des peintres, des écrivains. Il ne restait jamais seul, jamais immobile chez lui. Il disait qu'il y a plus d'idées dans l'image d'un gamin qui tape dans un ballon, de trois petites filles jouant à la marelle, d'une moto bloquée au feu vert parce que le pilote embrasse la fille posée sur le siège arrière. La rue, la ville, la foule, tout était source d'inspiration.

« Je fais des chansons comme un pommier fait des pommes ! Ce n'est pas moi qui choisis mes chansons, ce sont elles qui me trouvent, elles se font toutes seules dans ma tête. J'admire les gens qui se mettent à leur bureau et décident aujourd'hui, je vais écrire une chanson. J'en suis incapable ». Il écrivait avec une incroyable aisance, d'un coup, parfois sans une rature, sur un coin de table, dans une voiture, dans un train : « L'expression d'une émotion à un instant précis de votre existence », expliquait-il. Il écrit n'importe où, n'importe quand.

Ainsi, pour « Les Relations mondaines ». À l'époque, en 1959, Charles s'est mis au vélo. De La Varenne, il pédale jusqu'à Vincennes, là il prend le métro pour se rendre chez les Breton. Assis dans la rame, un lieu aussi opposé que possible à l'idée que l'on se fait d'un salon mondain, qu'est-ce qui lui inspire l'idée de ces couplets ?

*J'ai des relations mondaines
J'ai des relations
J'connais la
Baronne du Maine
Son fils Absalon.
J'vais les voir chez eux une fois par s'maine
Dans leur vieux salon
Où tout un gratin s'démène, s'promène
En large et en long...*

Il arrive chez les Breton, se met au piano et termine sa chanson !

Juliette Gréco se souvient comment il a griffonné pour elle « Coin de rue » sur la nappe en papier du restaurant où ils déjeunaient. Entre eux le titre est devenu « Coin de table » ! Les chansons jaillissent, surgissent à tout moment. Il en compte plus de 350 répertoriées. Comme l'écrit plus joliment Cocteau en novembre 1955 : « Il serait inexact de dire que tu as fait descendre la poésie dans la rue car ton prodige est que tes chansons y poussent comme si le trottoir était une herbe d'avril ». Une de ses chansons, dédiée à Rachel Breton, comme une anthologie de ses meilleurs titres, met en valeur le côté

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE XV

LA CHANCE AUX CHANSONS

La chance

Aux chansons

La France

A raison

D'aimer ses musiques, ses poèmes

Ils viennent

Dans nos cœurs

Y mènent

En douceur

Une existence un peu bohème

Et tant de souvenirs que l'on croyait incertains

S'éveillent un beau matin

Dans un refrain

Alors nous disons

En toute saison

Il faut donner la chance aux chansons !

Tu te souviens de celle

Qui répétait toujours

Que la vie était belle

Au temps de tes amours

Elle revient légère

Sur l'aile du printemps

Pour te parler ma chère

De nos vingt ans

La chance

Aux chansons

On danse sans façon

Au rythme des beaux jours qui passent

Mais les jours passés

Revivent on le sait

Dans un pays que rien n'efface

On garde le meilleur

Tout en berçant les regrets

Alors la joie demeure

Dans un couplet

Et redisons

La vie a du bon

Il faut donner la chance aux chansons !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Fais ta vie et n'attends rien des autres
Fais ta vie loin des mauvais apôtres
Fais ta vie, marche tout droit, tu verras...
Fais ta vie, sur ton chemin avance
Crois en lui, c'est pour demain la chance
Crois en toi, garde ta foi, ça ira !
Car la foi donne un pouvoir merveilleux :
Voler avec ses propres ailes
En un mot, se dépasser dans un ciel bleu
Loin des rampants collés en sol en ribambelle...
Fais ta vie loin des idées reçues
Dans la nuit des choses mal perçues
Par les autres donc mauvaises pour toi
Fais ta vie, marche droit, tu verras !
Fais ta vie, marche droit, ça ira
Fais ta vie !
Tu verras !
Ça ira !*

Le texte lui tenait à cœur. Dans le disque sorti immédiatement à sa mort, disque posthume en fait, il l'a développé. « Fais ta vie » est devenu un poème, plus long, plus approfondi sur le même thème. Il ne le chante plus mais le dit comme un « slammeur ». Certains ont vu dans la phrase « La foi donne un pouvoir merveilleux » la conviction religieuse de Charles. Mais à la question « Croyez-vous en Dieu ? » il répondait par une pirouette : « Je ne sais pas si je crois en Dieu mais lui il croit sûrement en moi, vu tous les bienfaits dont il

m'a comblé ! » Plus probablement, la foi évoquée est la force de croire en soi, en son propre talent et sa capacité à le faire grandir, ce qui était vraiment sa philosophie de la vie.

Charles est parti comme les Anges de sa chanson :

*Les anges sont partis
Par un clair matin de novembre
Laisant dans bien des cœurs, bien des regrets.
Les anges sont partis,
Pour retrouver la vraie lumière
Celle qui toujours luit
Dans le très-haut.*

Charles est parti. Il nous reste ses chansons, des images et des mots par milliers, des musiques irrésistibles. Pour toujours.

TABLE DES MATIÈRES

« Y A DE LA JOIE »

PREMIÈRE PARTIE LE FOU CHANTANT

Chapitre I – JE CHANTE

Chapitre II – Y A D'LA JOIE !

Chapitre III – BOUM !

Chapitre IV – DOUCE FRANCE

Chapitre V – QUE RESTE-T-IL DE NOS AMOURS ?

Chapitre VI – LA MER

DEUXIÈME PARTIE LE VAGABOND

Chapitre VII – REVOIR PARIS

Chapitre VIII – MOI J'AIME LE MUSIC-HALL

Chapitre IX – LE JARDIN EXTRAORDINAIRE

Chapitre X – LA JAVA DU DIABLE

Chapitre XI – ROUTE NATIONALE 7

Chapitre XII – NARBONNE, MON AMIE

Chapitre XIII – LE PIANO DE LA PLAGE

Chapitre XIV – LA FOLLE COMPLAINTTE

Chapitre XV – LA CHANCE AUX CHANSONS

Chapitre XVI – FIDÈLE

